

Habib Ben Tanfous, la mémoire (familiale) dans la peau



Dans « Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas », Habib Ben Tanfous se laisse traverser par l'héritage de ses ancêtres. Par la danse, le souffle, les silences, le chant, l'imaginaire, l'artiste tisse une toile pudique, énigmatique et sincère en forme de rhizome familial. A l'Atelier 210.

Article réservé aux abonnés



C'est par le corps, la voix, le souffle et les images que l'artiste tisse cette introspection physique à la racine de ce qui le constitue. - Michiel Devijver



Par **[Catherine Makereel \(/3773/dpi-authors/catherine-makereel\)](#)**

Publié le 6/02/2023 à 19:36 | Temps de lecture: 3 min

Un plateau nu. Au milieu, les lueurs d'un appartement miniature, comme raccourci au lavage. A côté de cet immeuble réduit, il y a un corps, celui d'Habib Ben Tanfous. Allongé, recroquevillé, le corps semble massif, forcément trop grand pour rentrer dans l'immeuble qui l'attend. De combien de peaux lui faudra-t-il se défaire pour revenir dans cette maison originelle, pour se glisser sous le toit des siens, de toute cette lignée familiale dont il porte le nom, l'histoire, les racines ? Pour le savoir, il vous faut découvrir *Ici, je lègue ce qui ne m'appartient pas*, seul en scène minimaliste mais jamais aride où explorer les traces que laissent les corps, les voix, les sons, les histoires de nos ancêtres sur nos vies.

Quelques phrases – projetées sur le mur ou scandées au micro – dévoilent des indices sur cette plongée intime. On y apprend par exemple qu'Habib signifie « l'amoureux » ou « le bien-aimé ». Qu'Habib Ben Tanfous, né en 1992 dans la banlieue parisienne, est l'arrière-petit-fils d'un autre Habib Ben Tanfous né à Djerba en 1912. Une sorte de bégaiement de la généalogie qui provoquera des

situations familiales étonnantes : « Quand j'étais petit, mon grand-père m'appelait Baba, se souvient le comédien et danseur. J'ai mis du temps à comprendre l'origine de ce surnom : en arabe, Baba est le mot qu'emploient les enfants pour désigner leur père. À sa mort, en 2016, ce lien étrange m'est à nouveau apparu. Je croyais enterrer mon grand-père mais, aux yeux de ma famille, moi, Baba, j'enterrais mon propre fils. »

Une identité complexe

Si l'artiste pose de rares mots sur cette quête entamée sur le plateau, c'est surtout par le corps, la voix, le souffle et les images qu'il tisse, pendant une heure, cette introspection physique à la racine de ce qui le constitue. L'épiderme de son torse devient écran pour accueillir la projection de la carte d'identité de cet arrière-grand-père qu'il n'a pas connu. De sa respiration, amplifiée par le micro, surgissent des chansons, des voix de femmes, des éclats de rires, des instantanés de vie. Dans ses silences se devinent les doutes, le poids, les énigmes de ce qu'on lui a légué. Par des chansons persistent un passé, une culture.

Mais c'est en grande partie par la danse qu'Habib Ben Tanfous traverse son identité complexe, entre ce dont il hérite et ce qu'il construit. Dans cette posture voûtée d'abord, dans ces hoquets ensuite, où la parole semble entravée, puis dans ces mouvements avides de liberté : l'artiste porte en lui une histoire à la fois intime et collective. Son corps, sur lequel la société projette tant de stéréotypes, Habib Ben Tanfous décide cette fois d'y projeter lui-même les fragments qui le définissent. Il en résulte un puzzle dont il manque encore beaucoup de pièces aux spectateurs pour se raccrocher à des images tangibles. Enigmatique mais terriblement sincère, ce jeu sur le « je » procède par éclats fugaces et impressions pudiques, sorte de rhizome insaisissable.

Jusqu'au 11/2 à l'Atelier 210, Bruxelles. Du 7 au 9/6 au Théâtre Varia, Bruxelles.